

4787

MUSÉE LAVIGERIE

DE

SAINT-LOUIS DE CARTHAGE

PRÉFACE

PAR

A. HÉRON DE VILLEFOSSE

MEMBRE DE L'INSTITUT

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1900

Bibliothèque Maison de l'Orient



129116

Beulé écrivait il y a quarante ans : « Je réunissais dans une
« des chambres de Saint-Louis les objets de mes fouilles, dans la
« pensée d'y commencer un petit musée ; car de tels fragments, qui
« paraîtraient à peine curieux dans un des cabinets de l'Europe,
« sont vraiment instructifs lorsqu'ils restent sur les lieux »⁽¹⁾. Mal-
heureusement la collection formée par les soins de Beulé fut promptement dispersée. Les gardiens de Saint-Louis, exempts alors de préjugés et de scrupules, la vendirent en détail aux visiteurs ; peu de temps après le départ du regretté savant, il n'en restait pas même un souvenir. Mais la pensée qu'il avait si justement exprimée survécut à cette dispersion ; elle porta ses fruits quinze ans plus tard et présida à la création du musée des Pères Blancs, dont je voudrais retracer brièvement la naissance et le développement.

Le souvenir d'une ville qui a joué dans l'histoire un rôle aussi considérable que Carthage, qui a été la maîtresse du commerce du monde, la rivale de Rome et, à une certaine époque, la capitale intellectuelle de l'univers, ne peuvent manquer de captiver l'attention du voyageur et de provoquer son émotion. A l'endroit même où ils ont été recueillis, les moindres débris antiques offrent au savant, venu de loin pour les étudier, un attrait spécial qui s'affaiblit à coup

(1) *Fouilles à Carthage*, 1861, p. 57.

sûr lorsqu'ils sont transportés dans un musée ordinaire. Derniers témoins de la renommée et de la vie d'un peuple disparu, ils conservent sur place une saveur singulière. A celui qui sait les interroger, ils permettent de soulever un coin du voile qui dérobaît à ses yeux le passé : il s'en dégage comme une étincelle lumineuse qui éclaire d'un jour nouveau la civilisation à laquelle ils appartiennent. Le musée Lavignerie de Saint-Louis de Carthage présente, à ce point de vue particulier, un intérêt absolument exceptionnel. Tout ce qu'il renferme est sorti des flancs de la ville antique : c'est là qu'il faut se rendre pour rechercher les feuillets perdus de l'histoire de Carthage, pour saisir le secret de sa puissance, pour se représenter sa splendeur disparue.

Au mois de juin 1875, lorsque les missionnaires d'Alger, chargés par la France et par le Saint-Siège de veiller sur le tombeau de saint Louis, vinrent s'établir en Tunisie, le premier soin de leur illustre fondateur fut de leur confier la surveillance des ruines qui s'étendaient autour de leur demeure et d'appeler leur attention sur les services qu'ils devaient rendre à l'archéologie. Dans ses instructions écrites, il leur recommandait de rechercher avec zèle les antiquités et d'entrer en relations suivies avec les indigènes afin de s'en procurer. Dès leur arrivée, les Pères Blancs se conformèrent à ces instructions ; ils prirent pour ainsi dire possession, au nom de la France, de ce vaste champ d'études où douze siècles avaient déjà puisé, mais qui réservait encore au nôtre des richesses inattendues. Par malheur ils ne disposaient d'aucunes ressources spéciales et, sur le maigre budget de leur communauté, il leur fut impossible de prélever le moindre subside pour pratiquer des fouilles. Les difficultés ne les découragèrent pas ; dans leur ardeur à servir la science, ils étaient quelquefois tentés de se priver de pain pour acheter des pierres. Chaque jour ils ramassaient eux-mêmes dans les champs voisins ce qui avait échappé aux chercheurs de trésors. Puis, grâce à d'ingénieuses combinaisons, en soignant les malades avec une bonté patiente, en rendant aux Arabes mille services que leur inspi-

rait la charité, ils réussirent à former une escouade d'auxiliaires indigènes qui leur signalait ou leur apportait une partie du butin désiré. C'est ainsi que, très vite et presque sans frais, fut constitué le fond de leur importante collection. Le R. P. Delattre, chapelain de Saint-Louis, installait dans une vitrine les antiquités recueillies. Cette vitrine fut placée, en attendant mieux, contre les murs d'un étroit corridor du bâtiment d'habitation. Les débuts furent modestes, mais le musée de Saint-Louis de Carthage était fondé : il ne tarda pas à se développer rapidement. Son origine remonte donc en réalité à l'année 1875.

Depuis cette époque l'ardeur archéologique des missionnaires d'Afrique ne fit que s'accroître ; elle s'incarna surtout en la personne du P. Delattre, qui devint l'âme des recherches et l'organisateur du musée. Du haut de la colline de Byrsa, où flottait le drapeau français, ils apercevaient de longues files de charrettes chargées de blocs arrachés aux constructions antiques et qui s'éloignaient dans la direction de la Goulette, de la Marsa ou de Tunis. Les entrepreneurs de constructions ne connaissaient pas d'autres carrières que les ruines ! Impuissants à faire cesser cette exploitation scandaleuse, les Pères assistaient à ce spectacle le cœur navré. Un jour vint cependant, après l'établissement du Protectorat, où leurs protestations, appuyées par les démarches et par les généreux efforts de M. R. Cagnat, furent écoutées. Le bey Sidi-Sadock, sous l'influence du Résident de France, tenta d'arrêter les destructions systématiques. Le 7 novembre 1882, il rendait un décret relatif à la conservation des monuments d'art, réglementant le droit de fouiller et établissant un musée à Tunis.

Le P. Delattre fut exempté des dispositions exclusives que renfermait ce décret. On l'autorisa spécialement à faire des fouilles et à recueillir des antiquités pour le musée Saint-Louis de Carthage⁽¹⁾. Bien plus, détail curieux et peu connu, c'est lui qui fut

(1) Lettre de M. Paul Cambon, du 12 janvier 1883.

tout d'abord chargé d'organiser le nouveau musée de la Régence. Il en fut nommé directeur par décision du Ministre de l'Instruction Publique et envoyé au Bardo afin de choisir l'emplacement qui convenait le mieux aux nouvelles collections archéologiques⁽¹⁾. Cette nomination ne fut, du reste, accompagnée d'aucun traitement et comme il n'était pas possible de lui accorder des fonds pour l'installation et le transport des antiquités, sa bonne volonté fut entièrement paralysée. Son rôle se borna à s'occuper de plusieurs découvertes, notamment du baptistère d'El-Kantara, dans l'île de Djerba, et de la célèbre mosaïque de la synagogue d'Hammam-el-Lif. Il était réservé à MM. La Blanchère et P. Gauckler de fonder le musée du Bardo et d'en faire, grâce à leur dévouement et à leur activité, un musée de premier ordre, une œuvre tout à fait personnelle à laquelle leurs noms resteront attachés⁽²⁾.

Pendant les années qui précédèrent la création du Service des Antiquités, M^{EF} Lavigerie obtint à plusieurs reprises quelques subventions du Ministère de l'Instruction Publique, mais ces subventions

(1) Voici le texte de la lettre officielle qui lui fut adressée à cette occasion :

RÉSIDENCE FRANÇAISE Tunis, le 4 mai 1883.
A TUNIS

—
*Au Révérend Père Delattre,
Directeur du Musée de Carthage,
A Saint-Louis.*

« MONSIEUR LE DIRECTEUR,

« J'ai l'honneur de vous informer que, sur ma proposition, S. E. M. le Président du Conseil, ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, vous a désigné pour remplir les fonctions de directeur du musée archéologique que nous nous proposons de créer au palais du Bardo.

« Cette décision est un témoignage rendu au zèle intelligent que vous avez apporté à l'organisation du musée de Carthage et qui nous est un sûr garant du succès de l'œuvre nouvelle qui vous est confiée.

« Je vous prie, en conséquence, de vouloir bien vous rendre au Bardo et d'y choisir, parmi les salles disponibles, celles qui pourraient le mieux convenir à l'établissement projeté. Quand ce choix aura été fait et sanctionné par le gouvernement de Son Altesse, vous pourrez faire transporter dans ce palais et y classer tous les objets d'art qui existent actuellement au Dar-el-Bey.

« Recevez, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération très distinguée.

« (Signé) Paul CAMBON. »

Une autre pièce, écrite en arabe et signée Paul Cambon, l'envoyait au Bardo pour y remplir cette mission et l'autorisait à pénétrer dans l'intérieur du palais ; elle est datée du 7 mai 1883.

(2) Voir la préface de M. R. Cagnat, en tête du *Catalogue du musée Alaoui*, 1897.

devinrent plus rares lorsque le nouveau service fut établi. Parmi les personnes généreuses qui ont contribué d'une manière effective aux accroissements du musée Saint-Louis de Carthage, il convient de citer M. R. Millet, Résident de France, le marquis de Vogué, membre de l'Institut, dont l'appui et les conseils n'ont jamais fait défaut, et M. Hercule Morel qui mit généreusement plusieurs milliers de francs à la disposition du P. Delattre, par admiration pour l'œuvre française de M^{sr} Lavigerie. L'Académie des Inscriptions et Belles-lettres a patronné de son côté, d'une façon si particulière, les fouilles de Carthage qu'il est nécessaire de rappeler en quelques mots les circonstances qui amenèrent sa bienfaisante intervention.

Les premières découvertes de tombes puniques avaient été faites vers 1878, sur la colline de Junon, en pratiquant des puits de sondage ordonnés par M^{sr} Lavigerie. Peu de temps après, on en trouva d'autres sur la colline de Saint-Louis. Vers la même époque, le P. Delattre reconnut le cimetière chrétien et la grande basilique de Damous-el-Karita, puis la nécropole des *officiales* au nord-ouest de la ville, non loin des citernes de la Malga. Ces découvertes eurent un retentissement considérable.

Lorsque M^{sr} Lavigerie eut connaissance des inscriptions chrétiennes de Damous-el-Karita et des épitaphes païennes de Bir-el-Djebanna, il envoya immédiatement une somme de mille francs pour la continuation des fouilles. Mais il ne s'en tint pas là. Dans une lettre restée célèbre⁽¹⁾, avec cette chaleur de cœur et cette ardeur persuasive qu'il savait apporter dans tous ses écrits, il attira l'attention de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres sur la nécessité de créer à Carthage un centre permanent de recherches. « La Providence, disait-il, semble confier à la France la garde de ces ruines en plaçant au milieu d'elles un établissement national français. » En même temps il désignait l'homme en qui l'œuvre nouvelle devait se

(1) *De l'utilité d'une mission archéologique permanente à Carthage. Lettre à M. le Secrétaire*

perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres par l'archevêque d'Alger. Avril 1881.

personnifier pour pouvoir vivre et se développer. C'était au P. Delattre, déjà maître de la place, qu'il proposait de confier une mission archéologique spéciale et permanente afin de continuer et d'étendre les recherches qu'il avait si bien commencées.

La voix de l'éloquent prélat a été entendue. Depuis vingt ans l'Académie des Inscriptions a témoigné une bienveillance inépuisable au P. Delattre ; elle n'a pas cessé de diriger et d'encourager ses travaux ; elle l'a soutenu de ses deniers et de tout son pouvoir. Devenue pour ainsi dire sa Providence elle n'a pas à se repentir d'avoir placé en lui sa confiance. Avec une méthode excellente, avec un zèle véritablement infatigable, le patient explorateur a poursuivi ses fouilles. Il a su montrer que tout n'avait pas péri à Carthage, qu'on pouvait y retrouver encore de merveilleux monuments. Si les ruines étaient restées presque muettes avant lui, c'est qu'on n'avait pas encore su les interroger. Il a été le meilleur ouvrier de la résurrection de l'antique cité.

Après avoir fait entrer au musée les plus beaux spécimens de l'art chrétien trouvés jusqu'à ce jour en Afrique, l'Adoration des Mages et l'Apparition de l'Ange aux Bergers, qui décoraient autrefois l'entrée de la basilique de Damos-el-Karita, il a découvert, et un de ses confrères le P. Boisselier a reconstitué, de grandes sculptures dont les débris étaient épars un peu partout. Dans le jardin de Saint-Louis se dresse notamment une Victoire colossale tenant un trophée, morceau capital, de très belle allure, rehaussé d'or et de couleurs, trouvé avec deux hauts reliefs de même facture sur la colline de Saint-Louis. Une série considérable de fragments d'architecture et des inscriptions latines intéressantes sont réunies au même endroit. L'exploration des nécropoles puniques à laquelle il s'est livré depuis plusieurs années a fourni de véritables trésors tirés du mobilier funéraire des grands tombeaux carthaginois⁽¹⁾. A Douimès,

(1) Voir l'article si intéressant et si précis de M. Philippe Berger, *Les Fouilles de Carthage*,

dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1^{er} juin 1899, p. 658 à 676.

près du Serapeum, à Bordj-Djedid, sur la colline voisine de Sainte-Monique, chaque coup de pioche a fait sortir de terre des monuments précieux : bijoux de tout genre, bracelets, bagues et scarabées, objets émaillés, ivoires sculptés, vases peints, terres cuites, vases et ustensiles de bronze, rehaussés de reliefs ou décorés de fines ciselures, etc. Au mois de juillet dernier, le musée de Saint-Louis ne comprenait pas moins de quinze cent soixante-cinq inscriptions puniques, tracées sur toutes sortes de matières. Au premier rang de cet ensemble unique figure l'inscription à Astarté-Pygmalion, gravée en caractères minuscules sur un pendant de collier en or, puis la grande dédicace du temple d'Astarté et de Tanit, importante à la fois pour l'histoire religieuse, pour l'organisation municipale et pour la topographie ancienne de Carthage.

Le musée de Saint-Louis de Carthage présente ainsi aux visiteurs une réunion exceptionnelle de monuments recueillis sur place, faciles à étudier pour qui veut connaître l'art punique ou s'en faire une idée précise⁽¹⁾. Ces monuments mettent en évidence l'influence profonde de l'Égypte sur l'ancienne civilisation carthaginoise ; ils présentent les analogies les plus frappantes avec les monuments sortis des nécropoles de la côte de Phénicie, de Chypre, de Rhodes, de Sardaigne et plus récemment de la côte orientale d'Espagne ; ils démontrent l'importance des relations de Carthage avec l'Etrurie⁽²⁾, avec la Grèce et surtout avec la Sicile avant la conquête romaine. Le plus précieux des textes du musée a fourni le premier jalon de la chronologie punique ; il a permis d'établir deux années suffétiques dans un ordre relatif l'une par rapport à l'autre : la première pierre de la reconstitution des fastes suffétiques de Carthage se trouve donc posée.

Enfin les fouilles du P. Delattre ont ouvert la voie à d'autres

(1) Un catalogue sommaire rédigé par le P. Delattre, il y a sept ans, a paru sous ce titre : *Saint-Louis de Carthage. Musée archéologique*. Se vend au profit des fouilles de

Carthage. Tunis, 1893, 39 p. in-8.

(2) Cf. Bréal, *Journal des Savants*, 1899, p. 63 et sv. ; Martha, *Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, 1899, p. 185 et sv.

fouilles, plus largement subventionnées, et qui, exécutées dans la prolongation même du terrain de Douimès, où il avait trouvé près de douze cents tombeaux puniques et obtenu de si heureux résultats, ont fait découvrir une mine d'antiquités dont la richesse a dépassé toutes les espérances⁽¹⁾. Ainsi s'est réalisée la parole prophétique prononcée par Longpérier en 1874 lorsqu'il reçut la photographie du premier masque punique trouvé à Carthage, près des citernes de la Malga⁽²⁾.

A mesure que le P. Delattre arrachait à la terre un nouveau secret, il en faisait part à l'Académie des Inscriptions dans des lettres pleines d'intérêt, accompagnées de dessins⁽³⁾ ou de photographies, Je dois à l'amitié qu'il veut bien m'accorder le privilège d'avoir été quelquefois son porte-parole et son avocat. J'ai partagé cet honneur avec mes savants confrères MM. Edmond Le Blant, le marquis de Vogué et Philippe Berger. Ce sera un des meilleurs souvenirs de ma vie. Jamais cause ne fut plus facile à plaider que la sienne : il suffisait pour la gagner de lire ses rapports et d'énumérer ses découvertes. C'était en même temps la cause de la science : l'Académie des Inscriptions ne pouvait y être insensible. Avec une générosité qui ne s'est jamais lassée, elle a accordé au persévérant explorateur tous les subsides dont il avait besoin ; en 1890 elle lui a conféré le titre envié de correspondant, resserrant ainsi les liens qui l'unissaient à elle ; en toutes circonstances elle a pris sous sa haute protection l'exploration de Carthage et appuyé de son autorité celui qui en était l'âme. Le passé parle trop éloquemment en faveur de l'avenir pour qu'un patronage aussi fécond ne soit pas continué.

J'ai raconté plus haut les débuts très modestes du musée de

(1) Ph. Berger, *Revue des Deux-Mondes*, 1899, p. 658 ; G. Perrot, *Le Musée du Bardo à Tunis et les fouilles de M. Gauckler à Carthage*, p. 6 (extr. de la *Revue de l'art ancien et moderne*).

(2) *Comptes rendus de l'Académie des inscrip-*

tions, 1874, p. 206-208 ; *Œuvres de Adrien de Longpérier*, III, p. 307.

(3) Je me reprocherais de ne pas citer le nom de l'auteur de la plupart de ces dessins, le marquis d'Anselme de Puisaye, un des plus dévoués collaborateurs du P. Delattre.

Saint-Louis. Cinq ans après l'arrivée des Pères Blancs, il ne comptait pas moins de six mille trois cent quarante-sept pièces provenant de Carthage ou des environs⁽¹⁾. Lorsque les grands bâtiments du collège furent construits, une vaste salle y fut réservée pour les collections qui ne cessaient d'augmenter. Les grandes pièces de marbres et les débris lapidaires de toute sorte furent exposés sous des portiques ou le long des murs du jardin. Plus tard, on fit encore de nouveaux agrandissements et l'ancien réfectoire, magnifique pièce éclairée par cinq fenêtres, devint la seconde salle du musée ; entièrement garnie de vitrines et d'étagères, elle a été ouverte au public en 1898. Les riches collections puniques, romaines et chrétiennes, dont le présent catalogue fait connaître les plus intéressants spécimens, sont ainsi classées méthodiquement et largement exposées. Elles comprennent assurément aujourd'hui plus de cent mille pièces, si l'on fait entrer en ligne de compte les monnaies et tous les menus fragments. C'est là qu'on peut vraiment juger et apprécier l'œuvre accomplie par le P. Delattre avec un zèle, une persévérance et une énergie qui, depuis un quart de siècle, ne se sont jamais démenties⁽²⁾.

Je n'ai pas à entrer dans le détail de ces trésors, dont quelques-uns sont aussi précieux pour l'artiste que pour l'archéologue. Ceux qui n'ont pas eu le bonheur de visiter le musée de Carthage pourront s'en faire une idée en parcourant la belle publication pour laquelle j'écris ces lignes. Elle fait partie de la *Description de l'Afrique du Nord*, entreprise par ordre du Ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts ; elle est accompagnée d'un album où sont reproduits les monuments décrits ; elle est signée de noms qui la

(1) Lavigerie, *Lettre citée*, dans les *Œuvres choisies*, II, 401. On y trouve un extrait de l'inventaire manuscrit du musée dressé par le P. Delattre.

(2) On peut se faire une idée de l'activité déployée par le P. Delattre depuis vingt-cinq ans en jetant les yeux sur la liste de ses travaux, publiée récemment : *Musée Lavigerie*

de Saint-Louis de Carthage. Publications des Pères Blancs, Tunis, 1900, in-8. Les nombreux dessins, croquis et gravures qui illustrent ses divers écrits constituent un album archéologique des plus précieux à consulter. Cf. J. d'Anselme de Puisaye, *Étude sur les diverses publications du R. P. Delattre*, Paris, 1895, in-8.

recommandent à l'attention de tous. M. Philippe Berger y a rédigé la partie consacrée à l'épigraphie et aux antiquités puniques ; MM. Babelon, Saladin et Cagnat ont écrit les notices sur les monuments figurés, l'architecture et les inscriptions de l'époque romaine ; le P. Delattre s'est réservé l'archéologie chrétienne. Il était impossible de réunir des savants plus compétents pour faire valoir les richesses du musée Lavigerie de Saint-Louis de Carthage. Il semble inutile d'ajouter que le P. Delattre a fourni un grand nombre de renseignements nécessaires pour la rédaction de ces notices et que, de ce fait, il lui revient encore une part de collaboration dans l'œuvre commune.

Ce musée porte un nom compliqué, mais auquel s'attache un double souvenir. Il rappelle la grande figure du saint roi qui planta l'étendard de la France, il y a plus de sept siècles et demi, sur l'acropole de Carthage, et rendit le dernier soupir à l'endroit même où s'élève aujourd'hui le musée ; il rappelle aussi la mémoire vénérable du fondateur des collections. Cet hommage était dû au cardinal Lavigerie : à la gloire d'avoir été l'agent le plus actif et le plus heureux de l'influence française en Tunisie, le grand prélat a su ajouter l'honneur d'avoir provoqué et dirigé l'exploration scientifique de Carthage.

A. HÉRON DE VILLEFOSSE.

Paris, novembre 1900.